
HOMÉLIE VII.

LE CANTIQUE DE MOÏSE.

HOMÉLIE SUR DEUTÉR. XXXII, 1-15.

Cieux prêtez l'oreille, et je parlerai, et que la terre écoute les paroles de ma bouche. Ma doctrine distillera comme la pluie; ma parole tombera comme la rosée: elle sera comme une pluie douce sur l'herbe tendre, et comme une pluie abondante sur l'herbe prête à mûrir, etc.

M. F., Les paroles que vous venez d'entendre font partie de l'un des plus beaux monumens de l'antiquité. C'est le commencement de ce cantique admirable que, par l'ordre de Dieu et *par le mouvement du Saint Esprit* (1), Moïse prononça peu de temps avant sa mort, et qu'il fit apprendre à tous ses concitoyens, pour le conserver à jamais au milieu d'eux, comme une preuve authentique de sa mission divine. Ce

(1) 2 Pier. I, 21.

grand homme y chante sur des tons sublimes les bontés, les merveilles de l'Éternel, l'ingratitude du peuple, les châtimens qu'elle devoit attirer sur lui. Partout il se montre comme un père qui aime ses enfans avec tendresse, comme un ministre de Dieu qui soutient ses droits avec énergie, comme un prophète à qui le Seigneur découvre toutes les destinées d'Israël. Il semble parler d'abord lui-même avec une force inimitable ; bientôt trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand, il rapporte ce que Dieu dit, et le fait parler avec tant de noblesse et tant de bonté qu'on ne sait s'il dut inspirer davantage aux Hébreux la confusion et la crainte, ou l'admiration et l'amour.

Chargé de vous expliquer la première partie de ce divin cantique, nous ne vous présenterons pas le tableau si connu des grâces que l'Éternel avoit faites au peuple Juif. Nous nous arrêterons plutôt aux réflexions que font naître les expressions de l'auteur sacré : nous essaierons de vous retracer ce qu'on ne pourroit assez méditer, ce que Dieu a daigné faire pour nous par Jésus-Christ. Heureux s'il nous donne aujourd'hui de sentir le prix de *ces bénédictions spirituelles dont il nous a comblés* (1) ! Heureux s'il nous

(1) Ephés. I, 5.

donne de *ne plus vivre que pour celui qui nous a aimés* ! Ainsi soit-il.

Cieux, prêtez l'oreille, et je parlerai. Toi, terre, écoute les paroles de ma bouche ! Quelle pompe, quelle majesté dans ce début ! Ne s'élever que par degrés, à mesure qu'on avance dans un sujet, c'est une règle tracée par les grands orateurs. Indépendant et fier dans sa marche, plein de confiance dans sa force, le génie dédaigne trop souvent ces maximes, qui lui semblent moins faites pour le régir que pour le suppléer ; mais cette confiance, ou plutôt ce mépris de tout art sied bien au chantre sacré, elle sied bien à Moïse inspiré par le Seigneur. Ce n'est pas à lui à craindre de déchoir de la hauteur où il se place. Quel début sera trop magnifique pour l'objet qui remplit son âme ? Ah ! tout ce que son imagination exaltée peut concevoir de plus grand est encore bien loin d'assortir à l'élévation suprême du Dieu qu'il veut célébrer.

Mais quel est le sens de cette interpellation solennelle souvent répétée dans nos Livres Saints ? *Cieux, prêtez l'oreille. . Toi, terre, écoute. . . !* Vivement frappé de l'endurcissement des enfans d'Israël, le prophète prend-il à témoin de leur ingratitude des êtres inanimés, comme moins insensibles qu'eux ?

Hélas ! il est trop vrai ; isolé au milieu d'une génération perverse , le fidèle éprouve le besoin de se mettre en rapport avec les grands objets de la création ; il les appelle à son secours ; il leur adresse ses plaintes ; et lorsqu'il voit les hommes méconnoître , outrager le Dieu qu'il adore, il voudroit que les cieux, que la terre, que tous les êtres inanimés et muets reçussent une âme, une voix pour leur reprocher leur rébellion. On croiroit que plein des grandes vérités qu'il annonce dans l'émotion de son cœur, Moïse pense que les cieux et la terre vont s'élever pour leur rendre témoignage. *S'ils se taisent*, disoit le Sauveur lorsque les Pharisiens jaloux vouloient étouffer les accens de ceux qui lui rendoient hommage, *s'ils se taisent, les pierres même crieront* (1). Peut-être enfin qu'en s'adressant à la nature entière, Moïse veut donner une haute idée de l'importance du discours qu'il va prononcer. Rien n'étoit plus propre qu'un tel mouvement à fixer l'attention, à remuer l'âme par l'attente de ce qu'il annonçoit.

Mes instructions, ajoute l'auteur sacré, mes instructions se répandront comme la pluie ; ma parole tombera comme la rosée ; elle sera comme une pluie douce sur l'herbe tendre, et

(1) Luc XIX, 40.

comme une pluie abondante sur l'herbe prête à mûrir. Sous cette figure à la fois énergique et gracieuse, le prophète désigne cette parole divine qui nous est aussi représentée tantôt comme *une épée à deux tranchans* (1), tantôt comme *un tonnerre qui brise les cèdres et fait trembler le désert* (2), tantôt comme une *huile suave plus précieuse que l'or, plus douce que le miel* (3). Il indique sous de nouveaux traits le double effet qu'elle produit. Que mes leçons s'insinuent dans les âmes dociles comme une rosée pénétrante; qu'elles frappent sur les cœurs endurcis comme ces torrens qu'accompagnent l'orage et la foudre.

Après cet exorde imposant, Moïse entre en matière. *Je célébrerai le nom de l'Éternel. Mon âme, s'écrioit aussi David, louons l'Éternel. N'oublions aucun de ses bienfaits* (4)! Célébrer, bénir l'Éternel, telle fut l'occupation constante, la passion la plus chère de nos auteurs sacrés. Que la louange est bien à sa place, M. F., quand elle a le Très-Haut pour objet! C'est alors que la poésie paroît vraiment grande. Elle remplit sa destination; elle s'embellit en remontant à sa source, car telle fut sans doute

(1) Hébr. IV, 12.

(2) Ps. XXIX.

(3) Ps. XIX, 11.

(4) Ps. CIII, 2.

sa première origine. Frappé du magnifique spectacle de la création, l'homme leva les yeux vers le Ciel, pour y chercher l'auteur de ces merveilles; il sentit son imagination s'enflammer, son cœur s'émuvoir, sa bouche s'ouvrir : inspiré par l'enthousiasme, il fut lui-même étonné de la noblesse et de l'harmonie de ses accens.

Écrivains illustres, poètes mélodieux qui, pour chanter les hauts faits des héros, des conquérans, déployez toutes les richesses du talent, du génie, que sont de tels sujets auprès de celui que se propose Moïse? Que sont ces mourantes étoiles, ces lumignons fumans, ces vers de terre brillans d'une pâle lueur, auprès de l'astre à qui tous les objets de la nature doivent leur coloris et leur éclat? Vous ne pouvez remuer notre âme, élever nos pensées, que lorsque par un sentiment pur et vertueux vous nous rapprochez de l'Être des êtres; lorsque vous nous mettez en rapport avec ce Dieu, l'unique principe du grand et du beau, avec ce Dieu que nous sommes faits pour glorifier et pour bénir.

Oui, telle est dans le ciel la félicité des bienheureux. Glorieux avenir, M. F., où mêlés aux chœurs des Esprits célestes, nous unissons notre voix à leurs voix pour célébrer Celui qui nous a faits; où notre âme tout entière se perdra dans l'ivresse de l'admiration et de l'amour!

Alors le temps ne se mesurera plus par heures, par années, par siècles : dans cette occupation délicate l'éternité ne nous paroîtra qu'un instant. Anticipons sur cet avenir, Chrétiens ! Préparons-nous dès ici-bas à goûter ce bonheur. Consacrons à la louange de l'Éternel ce don précieux, j'ai presque dit, ce don céleste d'exprimer nos sentimens et nos pensées que nous tenons de lui. Élevons notre âme par la contemplation des perfections divines. Etudions-les dans les œuvres de la nature, et surtout dans ces belles peintures que nous en offrent nos Livres Saints. Ecoutez comment Moïse en parle dans notre texte.

Il est le Créateur, proprement, le Rocher. Il fut toujours pour Israël un asile, un appui, un rocher inébranlable. *Ses œuvres sont parfaites; ses voies sont droites. Dieu est vérité; il n'y a point en lui d'iniquité, il est juste et droit.* Par ces paroles il veut faire entendre aux Juifs que la justice du Seigneur brille non-seulement dans le gouvernement du monde, mais dans toute sa conduite envers eux; qu'il est digne également d'être adoré soit qu'il verse sur eux ses châtimens ou ses faveurs. Il veut leur faire entendre que le Seigneur a fait à leur égard tout ce qu'ils pouvoient espérer du protecteur le plus généreux, le plus magnifique,

et qu'ils ne sauroient trouver en lui aucune ombre d'excuse pour leur infidélité.

Rien n'étoit plus sage que d'attester à ce peuple ingrat la suprême justice du Très-Haut, afin de prévenir ses murmures ou de confondre ses blasphèmes. Moïse n'entreprend pas de prouver ces perfections de l'Éternel. Les rappeler, c'est les établir. Elles tiennent à la nature de l'Être infini ; elles font son essence ; elles reposent sur cette base immobile plus fermement que le monde n'est assis sur ses pôles et l'univers dans l'espace.

A l'ouïe de ces vérités sublimes mais atterrantes prononcées par un prophète, la honte et le remords durent saisir le cœur des enfans d'Israël : leurs injustes plaintes durent expirer sur leurs lèvres, comme les ténèbres disparaissent aux premiers rayons du soleil.

L'œuvre du Rocher est parfaite : le Dieu fort est vérité ; il n'y a point en lui d'iniquité ; toutes ses voies sont droites. Hélas ! M. F., il ne nous est pas donné de rappeler ces grands principes avec la même force, la même autorité, la même onction que Moïse : cependant il n'est pas moins nécessaire de les faire entendre aux hommes de nos jours. Eh ! ne voit-on pas aujourd'hui plus que jamais cette réunion monstrueuse des vues bornées et puérides, des faux

jugemens , des conceptions étroites de l'esprit humain avec une témérité qui s'attaque au Ciel même ! O homme , toi dont le regard et la pensée ne peuvent s'étendre au delà du point que tu habites et des courts momens où tu vis ! Sache au moins révéler Celui qui t'a fait. Sache adorer ses voies que tu ne peux comprendre. Être d'un jour , qui n'a rien de grand que ton audace , oserois-tu prétendre que l'Éternel t'expliquât les mystères de son gouvernement et te fit assister au développement de toutes les scènes du monde , qu'il déployât sous tes yeux toute l'étendue de ses desseins et suivît la marche que tu lui traces ? Celui qui t'a donné une âme immortelle , qui l'a rachetée au prix du sang de son Fils , t'a-t-il donc promis de s'occuper uniquement de ton bien-être temporel ! Ah ! si ce Dieu que tu ne crains pas de citer à ton tribunal , adoptoit tes projets et tes vues , c'est alors qu'il n'auroit ni les vues ni les projets d'un Dieu.

Pour vous , âmes fidèles , qui dans cette vie toute pleine d'agitations et de soucis , au milieu de ces téméraires clameurs , de ces insolentes critiques sur les dispensations de la Providence , ne cessez point de vous reposer sur sa sagesse et sur sa justice , lors même qu'elle s'enveloppe des voiles les plus épais , conservez cette douce

confiance d'un enfant qui dans l'obscurité s'attache à la main de son père : il ne le voit pas, mais il le sent, et cette sécurité fondée sur l'amour a des charmes encore plus doux. Vous êtes l'image de cette famille heureuse jadis portée dans l'arche au-dessus des flots qui submergeoient le genre humain. Conservez-le, ce sentiment précieux ; il réprimera dans votre âme ces mouvemens impétueux qu'excitent les passions ; il y fera régner ce calme, cette modération, cette mesure dans les jugemens, dans les conjectures, dans les désirs, dans les craintes, qui sied si bien à l'homme, et qui est en même temps le secret du bonheur.

Après avoir entrepris d'exalter la justice du Dieu d'Israël, Moïse paroît tout-à-coup abandonner son sujet pour reprocher au peuple Juif son ingratitude ; mais c'est là ce beau désordre de la passion qui caractérise la haute poésie. Si la liaison des idées paroît interrompue, on y voit un art bien supérieur, ou plutôt ces mouvemens passionnés et sans art, dont l'effet est bien plus puissant. La transition est ici dans les sentimens. Les perfections divines que Moïse vient de célébrer, ont réveillé dans son cœur la déchirante idée de l'infidélité d'Israël : il est pressé du besoin d'en parler ; il oppose son inconstance, son ingratitude à la fidélité, à la générosité du Seigneur.

Ils ont péché contre lui. Des enfans souillés ne sont plus ses enfans, ou plutôt, Leur tache n'est pas une tache de ses enfans. Ici perce cette tendresse pour son peuple qui distingua éminemment ce grand homme. Il considère avec un sentiment amer combien ses frères se sont éloignés de leur Dieu. Il craint que les liens qui les unissoient à lui ne soient brisés sans retour. *Leur tache n'est pas une tache de ses enfans!* Il y a dans ces expressions je ne sais quoi de pathétique qui parle à la conscience, et qu'on n'entend point sans faire avec anxiété un retour sur soi-même. Hélas! le péché est dans la nature de l'homme: il n'est aucun de nous qui passe un seul jour sans offenser le Seigneur; mais du moins notre tache est-elle du nombre de celles qui peuvent se trouver même dans ses enfans! Ne nous exclut-elle point de l'alliance divine? Heureux, heureux celui qui peut dire à l'Être Suprême: Grand Dieu, même en m'éloignant de toi, je n'ai point cessé de te regarder comme mon père; le respect, l'amour qui te sont dus, n'étoient pas éteints dans mon âme, et lorsque par inconséquence, par surprise, par faiblesse, je violai ta loi sainte, j'aurois versé mon sang plutôt que de l'abjurer!

Est-ce ainsi que tu récompenses l'Éternel, ajoute Moïse, peuple fou et insensé? Ce repré-

che pénétrant suppose une grande vérité; c'est que Dieu attend du retour de l'homme; c'est qu'il en exige pour prix de ses bienfaits. Ils ne sont pas moins vains que pernicieux ces systèmes qui le peignent trop élevé pour apercevoir nos fautes, pour s'en offenser et trop bon pour les punir. Dans quel égarement, dans quel abîme d'absurdités ne tombe pas l'esprit orgueilleux de l'homme, lorsqu'il cesse de s'appuyer sur la révélation! Quoi! M. F., se figurer l'Être Suprême indifférent à l'ordre moral, au vice, à la vertu! Être forcé d'avouer son existence, et briser les liens qui l'unissent à ses créatures, l'anéantir pour nous! Mais comment ceux qui soutiennent ces déplorables paradoxes ne sentent-ils pas que c'est la petitesse, la faiblesse toute seule de l'esprit humain qui leur fait joindre une idée de soucis, de fatigue, à cette vigilance, à cette action constante de Dieu sur ses créatures? Il est l'œil éternel qui ne peut cesser de voir, l'oreille qui ne peut cesser d'entendre, le bras qui ne peut cesser d'agir. Comment d'ailleurs supporter l'idée que ce grand Être, centre universel de la création, à qui tout doit se rapporter, fût le seul Souverain, le seul Protecteur, le seul Père dont on pût sans crainte offenser les droits, braver la puissance, méconnoître les bienfaits? Voyez au contraire comment

il se plaît à revêtir à l'égard de l'homme les plus tendres de ces relations. C'est à elles qu'il en appelle pour obtenir le retour qui lui est dû : *Le fils honore son père, et le serviteur son Seigneur; si donc je suis Père, où est l'honneur qui m'appartient? Et si je suis Seigneur, où est la crainte de mon nom? a dit l'Éternel des armées* (1). Il veut que notre cœur qu'il forma sensible à la voix de la reconnaissance, à celle de la nature, il veut, dis-je, qu'à tous ces titres notre cœur s'émeuve pour lui. *L'Éternel n'est-il pas ton père qui t'a acquis? Il t'a fait, il t'a formé*; et à la suite de cette interpellation touchante, le prophète retrace à Israël tout ce que Dieu a fait pour lui; comment il l'a choisi, adopté, comment il pensoit à lui, et lui préparoit une riante demeure dès le temps où il divisoit les peuples et distribuait les empires; comment il alloit tirer la génération actuelle du désert où elle languissoit pour la conduire, en marchant devant elle, dans cet heureux pays de Canaan dont le nom seul réveille l'idée de la fertilité.

O bonheur d'un peuple dont l'Éternel est le Dieu, dont il a fait sa part, de la gloire et des intérêts duquel il a daigné faire les siens! O bonheur d'un peuple qui retrouve dans toutes

(1) Malach. I, 6.

les époques de son histoire les monumens de la protection du Très-Haut, et sur qui cette protection repose encore; qui peut se plaire à rappeler le passé, à qui l'on peut dire, sans réveiller dans son âme une douloureuse impression : *Souviens-toi des jours d'autrefois. Interroge tes pères, et ils te l'apprendront.* A cette époque telle étoit la situation du peuple Hébreu. Le tableau que Moïse lui trace des bienfaits du Seigneur nous fourniroit sans doute des développemens intéressans; mais je l'avoueraï, une autre idée se présente à mon esprit : il est un autre point de vue sous lequel nous pouvons nous appliquer à nous-mêmes cette ravissante peinture.

Eglise de Jésus-Christ! c'est de toi que l'Esprit Saint sembloit déjà parler. C'est ta situation qu'il paroît décrire. Cette pensée m'émeut; je me sens pressé du besoin de vous faire partager les sentimens qu'elle m'inspire.

N'avez-vous jamais admiré, M. F., comment dans nos Saints Livres un si grand nombre d'expressions, jadis adressées au peuple Juif, semblent par une vertu divine s'appliquer aux Chrétiens dans un sens plus noble et plus étendu? Quel exemple frappant j'en trouve dans les paroles de mon texte!

Il les a trouvés dans un lieu désert et hideux.

Ah! n'est-ce pas nous aussi, nous bien plutôt; n'est-ce pas nos pères que le Sauveur a trouvés *dans un lieu désert et hideux*? Désert hideux de l'impiété et de l'idolâtrie! *De l'impiété*, qui conduisant à l'affreux athéisme, et bannissant de la nature entière ce Dieu qui en fait l'âme et la vie, isole l'homme dans l'univers. *De l'idolâtrie*, où il marchoit dans la fange de la corruption. Désert hideux, qu'habitoient comme autant de spectres, les fantômes de la superstition et tous ces crimes qui se cachèrent à l'aspect *du Soleil de justice*, mais qu'on a vus reparoître dans le monde, lorsque par l'incrédulité les peuples ont volontairement obscurci son éclat! Désert hideux, où *l'on n'entendoit que les hurlemens de la désolation*! La désolation des mortels infortunés qui croyoient voir leur destinée entre les mains d'une cause aveugle et sourde; qui souffroient sans consolation et mouroient sans espérance.

Le Seigneur a tiré son peuple de ce lieu de désolation. Il l'a conduit, *comme l'aigle volant au-dessus de ses petits les dresse au vol, les prend et les porte sur ses ailes étendues*. Dans cette peinture si tendre des soins paternels, ne reconnoissez-vous pas ceux que le Seigneur a daigné prendre des membres de son Église? Il a voulu que dès leur entrée dans la vie on les
mit

mit sous sa garde, on leur imprimât son sceau; que dès la première aurore de la raison et du sentiment on leur enseignât à marcher dans ses voies. Jésus leur chef et leur modèle trace la route qu'ils doivent suivre: leurs premiers mouvemens, leurs premiers regards, leurs premiers pas sont dirigés vers lui; il les devance; il les appelle; il les attire à lui; il les élève insensiblement au-dessus des objets terrestres et passagers.

Il les prend et les porte sur ses ailes étendues. Emblème touchant de cette protection toujours active dont il couvre son Église et des secours qu'il lui promet. Elle repose sous son ombre. Elle se confie en son appui. Si dans leurs tentations, dans leurs épreuves, ses enfans savent implorer la grâce du Ciel, ils sentent une force inconnue pénétrer dans leur cœur et la vertu du Très-Haut se déployer dans leur infirmité.

Il l'a fait passer par dessus les lieux élevés, c'est-à-dire, il lui a fait surmonter les plus grands obstacles. Ne vit-on pas l'Église, telle que l'ancien Israël, l'emporter dès son berceau sur ses plus puissans ennemis? Elle triompha jadis de la persécution et de l'idolâtrie. Nous l'avons vue naguère sortir victorieuse du com-

bat que lui livroit la fausse philosophie et l'incrédulité.

Les rochers lui ont fourni du miel et les pierres les plus dures lui ont donné de l'huile. Ce miel et cette huile, qui dans le génie de la langue hébraïque désigne ce qu'il y a de plus doux, et qui se trouvent pour le peuple de Dieu jusque sur les rochers, sur les lieux les plus arides et les plus effrayans, sont une image bien sensible et bien particulière de ces douceurs, de ces délicieux sentimens que ressent un vrai Chrétien dans les maladies, dans les revers, dans les dangers, dans les situations les plus pénibles à la nature. Tantôt l'ESPRIT CONSOLATEUR anime de sa vertu divine une épouse, un enfant, un ami; et leurs discours précieux et tendres, leur religieux dévouement fait goûter à celui qui en est l'objet ces jouissances exquisés qui pour une âme sensible compensent toutes les peines. Tantôt il joint aux sacremens, aux prières de l'Église, à la prédication de la parole, au chant des hymnes saints ces divines consolations qui font oublier le monde et ses amertumes, aussi-bien que ses plaisirs. Tantôt parlant lui-même au fidèle il suspend le sentiment de ses douleurs ou les charme tellement que ce fidèle ne voudroit pas y renoncer; il l'élève au-dessus de la terre; il déchire le voile

qui lui cachoit les objets radieux de la foi; il inonde son âme de la rosée du ciel. Graisse de la terre, ruisseau de lait et de miel que l'on vit couler en Basan, images grossières et terrestres d'un bonheur tout charnel ! qu'êtes-vous auprès de ces communications avec la Divinité, de ces avant-goûts de la béatitude; auprès de ce pain céleste, de cette eau jaillissante en vie éternelle, de cette onction de l'Esprit Saint, de ces fruits immortels que dès ici-bas peut cueillir le Chrétien dans le champ du Seigneur ?

Et que sera-ce, lorsque semblable à une épouse fidèle qui se voit, après une longue séparation, réunie à celui qui fait l'objet de ses pensées, l'Église sera introduite par son divin Chef dans les brillantes demeures du ciel pour y jouir de ce bonheur qu'aucun langage humain ne peut décrire, dont les plus nobles traits que notre imagination cherche à se figurer ne sont qu'une imparfaite esquisse. Plaines du ciel où sera étalé à nos regards ce spectacle de la création tout entière, en comparaison duquel les plus ravissans tableaux qu'offre notre horizon ne sont qu'un point obscur ! Chœurs des immortels ! Accord des esprits, des sentimens, des voix ! Délices de se perdre dans le même objet dont l'idée, dont l'amour absorbe tour à tour et renouvelle les facultés ! Vue de Dieu ; présence

de Dieu, dont la vive impression détruiroit aujourd'hui notre organisation fragile, comme nous serions consumés par l'action du soleil, si nous étions plus près de ses rayons brûlans! Immortalité, qui nous rendra capables de supporter l'excès du bonheur! Éternité qui en sera la durée, comme la mesure en sera l'infini! Voilà le sort que, même avant la fondation du monde, le Seigneur préparoit aux siens, de manière qu'ils peuvent s'appliquer dans le sens le plus parfait ce que Moïse disoit aux Israélites : *Lorsque le Très-Haut assignoit à chaque nation sa portion, lorsqu'il séparoit les enfans d'Adam les uns des autres, et qu'il posoit les limites des peuples, il avoit en vue la place que devoit occuper la nombreuse postérité d'Israël.* Un père chérit son fils avant que ce fils puisse le connoître; c'est sans doute un des traits les plus touchans de la tendresse paternelle; mais l'amour d'un Dieu est bien supérieur à celui d'un père. Il nous aima ce Dieu avant que nous existassions; il lut dans l'avenir la chute de l'homme, et lui pardonna d'avance: il s'occupa du soin de l'en relever, d'effacer de son front les taches du péché, de lui rouvrir la terre heureuse d'où il se banniroit; il dirigea vers ce but tous les événemens; il en entretint tous les siècles, et loin d'être arrêté par le prix qui devoit lui en coûter, il se complut dans sa grandeur.

Quel prix cependant, grand Dieu ! Lorsque la succession des temps eut amené l'accomplissement de ce projet de grâce, le Ciel l'admira en frémissant : les esprits célestes prosternés se couvrirent de leurs ailes ; les habitans infortunés de l'enfer soupirèrent de rage et d'envie. Et je dois l'avouer ; parmi les objections élevées contre le dogme de notre rédemption par Jésus-Christ, s'il en étoit une qui eût quelque apparence de fondement, ce seroit la sublimité de la victime, la grandeur du sacrifice. Mais tout est expliqué par ce mot de l'Écriture : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde* (1). Et sans doute il y a un défaut dans le cœur qui se ferme à tant d'amour, à cause de l'excès même de cet amour. Il y a quelque chose d'étroit et de borné dans l'esprit qui ne peut concevoir que l'attribut d'un Dieu étant l'immensité, il doit nous étonner par sa miséricorde autant que par sa puissance.

Ce peuple lui appartient ; Jacob est sa famille. Voilà ce que nous pouvons dire à plus juste titre en parlant de l'Église. Voilà ce que l'on pouvoit dire surtout de notre Église, de cette petite Sion où brilloit, comme sur un lieu élevé, le chandelier de la parole ; de cette petite

(1) Jean III, 16.

Sion éclairée par la réformation des plus pures lumières de l'Évangile, et qui, par l'éclat qu'elle en reçut, fixoit les regards des nations.

O qu'il seroit doux le ministère des Envoyés du Seigneur, s'ils n'avoient qu'à vous entretenir de ce qu'il a fait pour vous; qu'à vous retracer, sans l'achever jamais, le tableau de ses gratuités; qu'à vous répéter que *le peuple, la famille* de l'Éternel, c'est l'Église; qu'à ranimer la confiance dans vos âmes en s'efforçant d'y faire naître la gratitude! Mais ils sont quelquefois les héraults de la justice du Ciel aussi-bien que les interprètes de sa miséricorde. Si Moïse dans mon texte rappelle à ses concitoyens les faveurs dont le Très-Haut les a comblés, c'est pour forcer leur conscience à reconnoître la justice céleste, à souscrire au jugement déjà porté contre eux, et que les âges suivans verront s'accomplir. C'est le préambule de leur sentence. C'est le plaidoyer de mort qu'avec un cœur déchiré il prononce contre son peuple.

Grand Dieu, si, sans le savoir, je venois de remplir auprès de cette Église ce lugubre ministère!..... Hélas! notre tiédeur, notre indifférence, cette incrédulité déguisée, nos voies opposées aux tiennes n'offrent-elles pas à tes yeux, comme celles d'Israël, un contraste honteux et

déplorable? N'aurois-tu pas le droit de nous adresser ce foudroyant reproche : *Est-ce ainsi que tu réponds à mes bienfaits?* Ne nous accusent-ils pas ces bienfaits? Ne sont-ils pas *amassés sur nos têtes* comme *des charbons de feu* (1), pour fondre la glace de nos cœurs ou pour nous consumer? Église de Genève! Église si long-temps et si hautement favorisée du Ciel! Tu as épuisé la coupe de miséricorde. L'Éternel a pris en main celle de la colère. N'attends pas qu'elle se répande sur toi jusqu'à la dernière goutte. Église de Genève, reçois instruction. Convertis-toi. *Ranime ton zèle et te repens* (2).

O que n'ai-je cent voix! Que ne puis-je faire retentir ce cri d'alarme et dans nos places publiques et dans vos demeures, à toutes les oreilles et dans tous les cœurs! Vous tous qui composez cette assemblée et qui chérissez le lieu qui vous a vus naître, je vous adjure par le souvenir de vos pères, par l'intérêt de vos enfans, par ces noms sacrés qui jusqu'ici ne furent jamais sur vous sans pouvoir, par ces noms sacrés qui jamais dans nos chaires ne furent prononcés vainement. Sauvez l'Église; sauvez le précieux dépôt de la foi; sauvez ce

(1) Rom. XII, 20.

(2) Apoc. III, 19.

riche héritage de vos ancêtres que , sous une responsabilité terrible, vous devez transmettre à ceux qui vous suivront. Sauvez l'Église ; il en est temps encore, mais plus de délai. Eh ! que deviendra-t-elle, je vous le demande, si elle ne trouve pas dans le zèle de ses enfans la force et l'autorité dont elle a besoin pour arrêter les scandales ! Le méchant, le profanateur marcheront tête levée ; le crime et l'impiété se montreront sans pudeur et sans honte ; l'habitude funeste de les voir et de les souffrir fera perdre aux âmes par degrés toute délicatesse, toute énergie ; les bienséances religieuses, gardiennes de la piété, les bienséances religieuses, déjà trop oubliées, achèveront de disparaître ; le jour du Seigneur, déjà profané sans scrupule par des travaux ou des fêtes, ne sera plus distingué des autres jours ; la contagion du relâchement et de l'incrédulité, semblable à ce froid mortel qui des extrémités passe jusqu'au cœur, empoisonnera le juste lui-même, si de toutes ses forces il ne s'oppose à ses progrès.

Non, ce n'est pas assez d'aimer et de respecter la religion ; ce n'est pas assez pour le temps où nous sommes. Ce n'est pas assez de se montrer assidu au culte et régulier dans ses mœurs. Ce n'est pas assez de donner soi-même l'exemple de la piété et de la vertu. Il faut obliger à le

suivre tous ceux sur qui l'on exerce quelque influence. Il faut que chaque Chrétien fasse respecter autour de lui la foi, observer la police religieuse. Il faut que les pères, les maîtres, les propriétaires usent de tout leur ascendant sur ceux qui leur sont soumis ou qui dépendent d'eux par quelque intérêt pour les retenir dans l'ordre et les attacher à la religion.

Gens de bien, qu'attendez-vous? Venez, formons une sainte ligue. Il faut sauver l'Église ou nous perdre avec elle. Ce n'est plus aux Sacrificateurs seulement qu'il appartient de soutenir l'Arche Sainte. Aujourd'hui, comme aux premiers jours du Christianisme, chaque fidèle reçoit une mission pour travailler à l'œuvre du Seigneur.

Oh! si ce mouvement qui a paru rouvrir les cœurs à la piété devient un sentiment actif et durable; si la religion reprend son empire; si l'arbre auguste de la foi, qui semble reverdir, porte enfin les fruits de vertu qu'il doit produire; si leur parfum se répand autour de nous, alors oh! alors je vois, perspective ravissante! je vois Sion briller comme aux jours de nos pères et la gloire de Jérusalem se renouveler. Genève est encore la métropole de la foi. Elle retrouve une nouvelle existence dans cette foi qui l'illustra jadis; et un jour, en parlant de cette époque à jamais mémorable, on pourra dire à nos arriè-

res-neveux: Souvenez-vous des temps anciens. Interrogez les vieillards, et ils vous diront comment par la piété l'Église de Genève se releva au milieu des peuples, comment ses enfans éprouvèrent que *toutes choses tournent en bien à ceux qui aiment Dieu* (1), et que lorsqu'on entre dans ses vues, ses châtimens même sont des bienfaits. Amen.

(1) Rom. VIII, 28.

